

Les Rencontres d'Arles Arles in Black

Serge Allaire

Numéro 96, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71005ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (imprimé)

1923-8932 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Allaire, S. (2014). Les Rencontres d'Arles : Arles in Black. *Ciel variable*, (96), 63–66.

LES RENCONTRES D'ARLES

Arles in Black

SERGE ALLAIRE

Fréquenter la semaine inaugurale des Rencontres est chaque fois une expérience plutôt frénétique, avec près de cinquante expositions à voir, en incluant les programmes associés, un colloque de trois jours, sans compter les rencontres et débats quotidiens au cours desquels artistes, commissaires et critiques commentent les expositions, et les soirées au théâtre antique. Et je ne parle pas des *after hours*¹...

Cette année, François Hébel, directeur des Rencontres, a choisi d'inscrire ces 44^{es} Rencontres sous le thème du noir et blanc. Partant du constat que depuis la décennie 1990 l'esthétique du noir et blanc a amorcé son déclin pour disparaître pratiquement au cours des années 2000 au profit de la couleur et du numérique, Hébel lance la question : « Quelle place le noir et blanc occupe-t-il aujourd'hui ? Réalisme ou fiction, poésie, abstraction ou pure nostalgie ? » Un peu de tout cela, devra-t-on conclure... Affirmons d'emblée que ni le colloque ni les expositions ne permettent de répondre de manière satisfaisante à cette question ni à ses implications.

Le colloque de trois jours qui modulait la question sous l'intitulé *Peut-on penser aujourd'hui encore une esthétique du noir et blanc pour la photographie ?* nous a laissés sur notre faim, les commentaires et hypothèses des intervenants nous ayant semblé n'avoir reconduit que des lieux communs. On en retient que l'esthétique du noir et blanc permet une plus grande abstraction, une mise à distance du réel et est l'expression d'une vision poétique du monde dont la couleur viendrait nous distraire. C'est le dogme affiché par Cartier-Bresson depuis les années 1930. Entre la couleur et le noir et blanc, le choix demeure ainsi ultimement une option personnelle éminemment subjective entre les mains du photographe ou de l'artiste. Ce qui manquait dramatiquement dans ce colloque, c'est une réflexion sur les déterminations exercées par l'évolution de l'industrie, de la technologie et du marché sur la place occupée par le noir et blanc aujourd'hui.

Il en allait de même pour les expositions regroupées sous quatre thèmes : Eux, Moi, Là et Album. Au premier abord, le choix de ces thèmes laisse assez perplexe quant à leur apport à la thématique générale. Et le catalogue ne les justifiait guère.

Une réflexion sur la présence du noir et blanc dans la création des jeunes photographes et sur les motifs de leurs choix esthétiques aurait permis d'actualiser le propos. Mais force est de constater la présence ici d'un seul d'entre eux, Pieter Hugo, prix Découverte des Rencontres 2008. Le plus souvent, les expositions consacrées au noir et blanc présentaient l'œuvre de photographes dont la pratique s'inscrivait entre les années 1920 et 1980, de Jacques Henri Lartigue à Sugimoto et Daïdo Moriyama. Cela dit, ces expositions ne manquaient nullement d'intérêt, loin de là, avec un nombre important de rétrospectives, dont

Attending the inaugural week of the Rencontres is always a rather frenetic experience, with almost fifty exhibitions to see, as well as the associated programming and a three-day colloquium, not to mention the daily encounters and debates during which artists, curators, and critics comment on the exhibitions, and the evenings at the Théâtre antique. And then, there are the after-hours activities . . .¹

François Hébel, the director of the Rencontres, chose the theme of black and white for the event's 44th edition. Starting from the observation that the aesthetic of black and white began to decline in the 1990s and almost disappeared during the first decade of the twenty-first century in favour of colour and digital photography, Hébel asked, "Where does black and white fit in today? Realism or fiction, poetry, abstraction, or pure nostalgia?" Some of each, one must conclude. It should be said that neither the colloquium nor the exhibitions satisfactorily answered Hébel's question or delved into its implications.

The three-day colloquium that reinterpreted the question as *Can we still conceive of a black-and-white aesthetic for photography?* left me wanting more, as the speakers' comments and hypotheses seemed only to lead back to common ground. The takeaway was that the black-and-white aesthetic allows for greater abstraction and a distancing from reality, and is the expression of a poetic vision of the world from which colour would distract us. This is the dogma that Cartier-Bresson had espoused in the 1930s. The choice between colour and black and white thus remains an eminently subjective one for photographers and artists. What was glaringly absent from the colloquium was a reflection how decisive the evolution of the industry, the technology, and the market have been for the place occupied by black and white today.

The same was true for the exhibitions grouped in four themes: "Them," "Me," "There," and "Album." At first glance, one was left perplexed at how exactly the choice of these themes contributed to the overall theme. And the catalogue did not provide much justification.

A reflection on the presence of black and white in the work of young photographers and on the reasons for their aesthetic choices would have brought the idea to into the present day. However, there was only one such young photographer included: Pieter Hugo, recipient of the Prix Découverte at the Rencontres 2008. Most of the exhibitions devoted to black and white presented images by photographers who were working from 1920 to 1980, from Jacques Henri Lartigue to Hiroshi Sugimoto and Daido Moriyama. That's not to say that these exhibitions were uninteresting – far from it – as there were many retrospectives, some of them major ones. If the 44th Rencontres had particular

certaines majeures. S'il est un mérite à accorder à ces 44^{es} Rencontres, c'est bien d'avoir recentré l'attention « sur la persistance des maîtres du noir et blanc », comme se plaît à le dire Hébel. De fait, de par sa dimension rétrospective, l'évènement de cette année devra être considéré comme un hommage au noir et blanc.

L'importance des rétrospectives. Il faut d'abord signaler la présence spectaculaire de Hiroshi Sugimoto, maître incontesté du noir et blanc, dont c'était la première présentation en France, avec notamment la série *Révolution*, des années 1980-1990, sur le thème de la mer et de ses vastes horizons, qui a fait sa réputation. Outre Sugimoto, l'on retiendra les rétrospectives consacrées à des photographes tels que Sergio Larrain, Arno Raphael Minkinen, Gilbert Garcin, Jean-Louis Courtinat et Gordon Parks, premier photographe noir à rejoindre la Farm Security Administration et l'équipe de *Life*. On se retrouve ainsi devant un éventail assez large de pratiques qui va du document social engagé au photoreportage, jusqu'au photomontage et à l'auto-représentation.

Sergio Larrain, photographe chilien dont c'était la première rétrospective mondiale, fut sans conteste l'enfant chéri de l'évènement grâce au patient travail de recherche mené par Agnès Sire, directrice de la Fondation Cartier-Bresson. L'engouement pour cet artiste se confirme par une autre rétrospective que lui consacre la FCB à Paris cet automne.

L'exposition *Doux Amer* de Michel Vandan Eeckhoudt se distingue de l'ensemble de ces rétrospectives en ce que le choix d'images qu'il propose est tiré de sa plus récente publication

S'il est un mérite à accorder à ces 44^{es} Rencontres, c'est bien d'avoir recentré l'attention « sur la persistance des maîtres du noir et blanc », comme se plaît à le dire Hébel. De fait, de par sa dimension rétrospective, l'évènement de cette année devra être considéré comme un hommage au noir et blanc.

(Delpire, 2013). Photographe belge issu de la tradition du photoreportage, Vandan Eeckhoudt propose un regard pénétrant sur la condition humaine. Au-delà de l'anecdote et du misérabilisme, ses images en noir et blanc reposent sur une vision du monde animal parfois amusée, mais le plus souvent caustique et ironique, et centrée sur la dimension tragique de l'humanité.

Appropriation et détournement des images. Parallèlement à ces hommages rendus aux maîtres, une des thématiques fortes qui peut être relevée est celle de l'importance de la culture de l'appropriation et du détournement de l'image glanée dans les archives, dans les collections ou sur Internet. Problématique forte dont l'intérêt a fait l'objet d'un manifeste en 2011 à l'occasion de l'exposition *From Here On* et dont on a pu voir un certain nombre d'exemples lors du dernier Mois de la Photo à Montréal.

merit, it was that it refocused attention on "the enduring nature of the masters of black and white," as Hébel noted. In fact, due to its retrospective aspect, this year's event must be considered a tribute to black and white.

The Importance of Retrospectives. First, I must mention the spectacular exhibition devoted to Hiroshi Sugimoto, an uncontested master of black and white. Sugimoto was being presented for the first time in France, notably through his breakthrough series *Revolution*, made in the 1980s to 1990s, on the theme of the sea and its vast horizons. There were also retrospectives devoted to photographers such as Sergio Larrain, Arno Raphael Minkinen, Gilbert Garcin, Jean Louis Courtinat, and Gordon Parks, the first black photographer to join the Farm Security Administration and the team at *Life*. On display were thus a wide range of practices, extending from the socially engaged document to photojournalism, photomontage, and self-portraiture.

Sergio Larrain, a Chilean photographer having his first world retrospective, was without doubt the darling of the event thanks to the patient research undertaken by Agnès Sire, director of the Fondation Cartier-Bresson. The infatuation with this artist was confirmed by another retrospective devoted to him by FCB in Paris this autumn.

Michel Vandan Eeckhoudt's exhibition *Doux Amer* stood out from the retrospectives because the selection of images displayed was drawn from his most recent publication (Delpire, 2013). A Belgian photographer with a background in the photojournalism tradition, Vandan Eeckhoudt offers a penetrating gaze at the human condition. Beyond anecdote and a preoccupation with the sordid side of life, his black-and-white images are based on a view of the animal world that sometimes betrays amusement, but is more often caustic, ironic, and focused on the tragic side of humanity.

Appropriation and Diversion of Images. In parallel with these tributes to the masters, one of the strong themes that emerged was the importance of the culture of appropriation and diversion of images gleaned from archives, collections, or the Internet. This issue was of obvious interest in 2011 in the exhibition *From Here On*, and several examples were also on view at the most recent Le Mois de la Photo à Montréal.

In this perspective, artist Raynald Pellicer's exhibition *À fonds perdus* presented some of the images brought together in a book published this year, *Version originale, la photographie de presse retouchée* (La Martinière, 2013). This book was the fruit of three years of research and acquisitions – a hundred press photographs published between 1910 and 1970 by American dailies such as *The Chicago Tribune*, *The Baltimore Sun*, and *The Detroit News*. The photographs were reframed and retouched by hand with gouache, China ink, or grease pencil before publication by the illustrators. Beyond the events that they show, these images are evidence of a trade and a production process of for media images that have now disappeared, as Photoshop has taken up the torch.

Studio Fouad, Beirut, and Van Leo, Cairo presented a collection of portraits made by two of the largest commercial studios in the Arab world, now bequeathed to the American University in Cairo.

Dans cette perspective, l'exposition *À fonds perdus* de l'artiste Raynald Pellicer présentait un extrait de la collection d'images regroupées dans un ouvrage publié cette année (La Martinière, 2013) sous le titre *Version originale, la photographie de presse retouchée*. Cet ouvrage rassemble le fruit de trois années de recherches et d'acquisitions, soit une centaine de photographies de presse publiées entre 1910 et 1970 par des quotidiens américains comme *The Chicago Tribune*, *The Baltimore Sun* ou encore *The Detroit News*. Recadrées, retouchées manuellement à la gouache, à l'encre de Chine ou au crayon gras avant la publication par les illustrateurs, ces images, au-delà des événements qu'elles montrent, témoignent d'un métier et d'un processus de production de l'image médiatique aujourd'hui disparu, dont Photoshop a pris le relais.

Studio Fouad, Beyrouth, et *Van Leo*, Le Caire présentait une collection de portraits réalisés par deux des plus importants studios commerciaux du monde arabe aujourd'hui léguée à l'université américaine du Caire. Coloriées à la main, ces images témoignent elles aussi d'un procédé ancien de manipulation de la photographie noir et blanc par la couleur.

Œuvrant également au moyen de collections d'images trouvées, John Stezaker est un artiste britannique associé à l'art conceptuel et au mouvement New Image qui, à la différence de Pellicer, s'intéresse aux photographies trouvées dans les ouvrages d'occasion : portraits de vedettes de cinéma, cartes postales qu'il transforme par des manipulations, des coupes et des collages qui s'apparentent de loin aux montages surréalistes et dont les titres accentuent le caractère d'étrangeté.

La considération de l'archive et de la collection est encore marquée par l'importance accordée à la photographie anonyme dans l'infatigable travail de collectionneur d'Erik Kessel. Tel un ethnologue, Kessel s'emploie depuis plusieurs années à collectionner la photographie d'albums de famille ou de mariage, la photographie amateur ou la photo ratée qu'il publie dans sa propre maison d'édition. Cette année à Arles, c'est sous la forme d'une installation ludique, *Album Beauty*, qu'il rend hommage à ces anonymes. C'est, écrit-il dans le catalogue, « par un examen minutieux et approfondi de ces albums photos que se révèle incidemment autre chose que la quête de perfection ou de normalité. C'est dans leurs failles que se cache leur beauté ».

Cette tendance forte à l'appropriation, cet intérêt pour l'album se sont trouvés confirmés par l'attribution du prix Découverte 2013 à deux jeunes femmes, Yasmine Eid-Sabbagh et Rosezeen Quéré, qui ont conjointement réalisé une installation intitulée *Vies impossibles et imaginaires*, au moyen d'images trouvées dans les albums de famille, de photographies fabriquées et d'entretiens sonores. Comme dans un roman, entre documentaire, fiction et théâtre, cette œuvre raconte l'histoire de quatre sœurs palestino-libanaises séparées par le destin puis de nouveau réunies.

Quelques expositions remarquables, bien que totalement excentriques vis-à-vis du thème, sont à souligner, dont celles d'Alfredo Jaar et de Wolfgang Tillmans. L'œuvre d'Alfredo Jaar, centrée sur le statut de l'image dans les médias, se passe de commentaires à Montréal dans la mesure où plusieurs de ses travaux ont déjà été montrés ici au cours des différents Mois de la Photo. Le caractère exceptionnel de sa participation à Arles

These handcoloured images also testify to the old procedure for manipulating black-and-white photographs by adding colour.

Also working with collections of found images, John Stezaker is a British artist associated with conceptual art and the New Image movement, who, unlike Pellicer, pays attention to photographs found in works not meant for posterity – portraits of movie stars, postcards – and transforms them with manipulations, cuts, and collages that are distantly related to surrealist montages and whose titles accentuate their strange nature.

The importance of the archive and the collection is also marked by the significance accorded to anonymous photographs in the tireless work of collector Erik Kessel. Like an ethnologist, Kessel has for years collected photographs from family and wedding albums, amateur photographs, and “failed pictures,” which he

In parallel with these tributes to the masters, one of the strong themes that emerged was the importance of the culture of appropriation and diversion of images gleaned from archives, collections, or the Internet.

publishes through his own publishing house. This year in Arles, he paid tribute to these anonymous photographs in a playful installation, *Album Beauty*. It is, he writes in the catalogue, “through meticulous and deep examination of these photo albums that something is incidentally revealed other than the quest for perfection or normalcy. It is in their faults that their beauty is hidden.”

The strong trend toward appropriation and the interest in the album were confirmed by the awarding of the 2013 Prix Découverte 2013 to two young women, Yasmine Eid-Sabbagh and Rosezeen Quéré, who jointly produced an installation titled *Vies impossibles et imaginaires*, featuring images found in family albums, fabricated photographs, and recorded interviews. As if it were a novel – somewhere between documentary, fiction, and theatre – the artwork tells the story of four Palestinian-Lebanese sisters separated by fate and then reunited.

Several exhibitions, although completely outside the scope of the theme, were remarkable, including those by Alfredo Jaar and Wolfgang Tillmans. Jaar's work, focused on the status of the image in the media, is so well regarded in Montreal that a number of his works have been featured in various editions of *Le Mois de la Photo*. The exceptional nature of his participation in Arles involved the presentation of a selection of major works taken from the retrospective exhibition presented in Berlin in 2012.

Three large galleries in the Ateliers were reserved for Wolfgang Tillmans, who presented part of his most recent publication, *Neue Welt* [New World] (Taschen, 2012). The exemplary nature of this presentation was due to Tillmans's unique ability to contrast the installation possibilities of the exhibition space with the linearity of the space of the book. On the wall, the images, very different in terms of size, types of hanging, subjects, and textures, force the viewer to travel, skimming if not touching, the surface of the world. In fact, the challenges of this transposition of images from

tenait au fait qu'un choix d'œuvres majeures, extraites de l'exposition rétrospective présentée à Berlin en 2012, y était présenté.

Trois grandes salles des Ateliers étaient réservées à Wolfgang Tillmans qui y présentait des extraits de sa plus récente publication *Neue Welt* [Nouveau monde] (Taschen, 2012). Le caractère exemplaire de cette présentation tient à la manière propre à Tillmans de confronter les possibilités installatives de l'espace d'exposition à la linéarité de l'espace du livre. Au mur, les images, toutes différentes en termes de dimensions, de types d'accrochage, de sujets aussi bien que de textures, obligent l'observateur à parcourir, comme en effleurant si ce n'est en touchant, la surface du monde. De fait, les défis de cette transposition des images de l'espace du livre à celui de l'exposition sont suffisamment riches pour constituer en soi un excellent thème pour de futures Rencontres.

Si le traitement réservé au thème principal de cette année nous est apparu décevant à plusieurs égards, l'événement a toutefois le mérite, en plus des hommages rendus au noir et blanc, de nous offrir un aperçu des tendances fortes des pratiques actuelles. Nous l'avons souligné au passage, plusieurs des expositions sont inspirées de publications ou d'expositions récentes. D'autres proposent également un nouveau regard sur l'histoire de la photographie, comme l'exposition consacrée à Jacques Henri Lartigue. Organisée en collaboration avec la Donation Jacques Henri Lartigue et Maryse Cordesse sous le titre *Bibi* – du nom de sa première épouse –, l'exposition se centre sur la production des années 1920. Les histoires de la photographie nous ont habitués à apprécier les images de Lartigue à la pièce, pour leur qualité d'instantané. Ici l'exposition met en contexte la mise en forme de ces images accumulées, comme un journal de la vie quotidienne, un album dont il remanie constamment l'organisation, jouant à l'écrivain qui réinvente sans cesse sa trame narrative. La valeur de l'exposition tient au fait qu'elle met en perspective la dimension narrative et autobiographique de l'œuvre.

Éclectiques certes, Les Rencontres d'Arles 2013 avaient ainsi pour mérite de nous proposer une multiplicité de points de vue, sans égard aux hiérarchies.

¹ De plus, depuis deux ans, une plate-forme multimédia, la Médiathèque, a également été mise sur pied afin de rediffuser les grands événements ponctuant ces rencontres : entretiens avec les artistes, visites d'exposition, débats publics et conférences, et d'ainsi constituer les archives des temps forts de l'événement. rencontres-arles-photo.tv

Serge Allaire détient une maîtrise en études des arts de l'Université du Québec à Montréal où il enseigne l'histoire de l'art et l'histoire de la photographie. Commissaire d'exposition et chercheur, ses publications sont consacrées à la photographie, aux problématiques de l'art et de la culture de masse et à l'analyse des discours.

the book space to the exhibition space are sufficiently rich to be in themselves to be an excellent theme for a future Rencontres.

Although the treatment of the main theme this year seemed disappointing in several ways, the event nevertheless had the merit, in addition to the tributes paid to black and white, of offering an overview of the major trends in contemporary practices. I noted, in passing, that a number of the exhibitions were inspired by recent publications or exhibitions. Others offered a fresh look at the history of photography, such as the exhibition of the work of Jacques Henri Lartigue. Organized in collaboration with the Donation Jacques Henri Lartigue and Maryse Cordesse and titled *Bibi* – his first wife's name – the exhibition focused on Lartigue's production in the 1920s. Histories of photography have gotten us accustomed to assessing Lartigue's images one by one, for their snapshot quality. Here, the exhibition puts into context the editing of these images, accumulated as if they were a diary of daily life, an album whose organization he was constantly reshuffling, playing at being a writer who was constantly reinventing his narrative line. The value of the exhibition is that it puts into perspective the narrative and autobiographical dimension of Lartigue's body of work.

Certainly eclectic, Les Rencontres d'Arles 2013 also had the merit of offering multiple points of view, without regard for hierarchies. *Translated by Käthe Roth*

¹ In addition, for the last two years, a multimedia platform, the Médiathèque, has also been set up to rebroadcast the major events around the Rencontres – artist interviews, exhibition visits, public debates and lectures – and to thus constitute the archives of the event's high points. rencontres-arles-photo.tv

Serge Allaire holds a master's degree in art studies from the Université du Québec à Montréal, where he teaches art history and history of photography. An exhibition curator and researcher, his published writings are devoted to photography, issues in art and mass culture, and discourse analysis.
